

UN SOIR AUTOUR DE LA TABLE



Par Đỗ Trịnh Kỳ JJR 64

Réunis avec deux couples d'amis chez moi pour partager un repas, nous sommes là contents de pouvoir bavarder tranquillement en petit comité.

- Oui on va parler de nos souvenirs et des petits-enfants. Mais on ne va pas ressasser le passé tout le temps, quant à l'avenir... vivons l'instant présent, c'est de notre âge.

- Certes.

- Pourquoi n'écris-tu plus des histoires de fantômes?

- Des fantômes, je n'en entends plus parler que sur les parcours de golf dans le genre: "j'ai envoyé ma balle par ici, mais je ne la trouve pas, à coup sûr c'est le fantôme".

Et puis si je raconte des histoires de fantômes c'est pour pouvoir parler un peu de notre cadre de vie, de notre enfance au pays. Sinon chacun de nous après une vie remplie, a plein de choses, d'anecdotes à faire partager. Moi j'en ai beaucoup depuis le premier jour où j'ai mis les pieds sur le sol de France, tel cet ahurissement qui me prit lorsque les portes vitrées de l'aéroport d'Orly s'ouvrirent automatiquement à mon approche, je n'en avais jamais vues auparavant. Et cette fois-là où je voulais acheter des sandwiches, je me suis retrouvé avec trois demi-baguettes jambon-beurre! Je pensais que le sandwich était le petit pain de mie comme au Viêt-Nam mais qui était plutôt un toast, alors j'en ai commandé trois!

- Ha, ha.

- Mangez mes amis, après il y a encore des brochettes de porc à la mode de Hanoï. Tiens, je vais vous raconter une histoire dramatique mais qui sort de l'ordinaire des drames et des joies qu'on rencontre dans l'exercice de la médecine.

J'étais jeune médecin des pompiers dans une ville du Languedoc-Roussillon. Un soir vers 23 heures, un sapeur-pompier vint me chercher dans une Renault 4L rouge. Je logeais à l'hôpital et on m'emmenait comme à chaque fois, dans ce véhicule, gyrophare allumé et sirène hurlante, rejoindre l'ambulance qui allait directement sur le lieu d'intervention. Et, comme à chaque fois, je me cramponnais sur le mon siège car le sapeur-pompier chauffeur roulait à tombeau ouvert. A son habitude, il me gratifia d'un "ne vous inquiétez pas toubib, j'ai fait plusieurs fois le rallye de Monte Carlo". La belle affaire! Cette intervention-ci était à la sortie de la ville: un train avait heurté une personne. Sur place, déjà plein de véhicules de pompier, de la gendarmerie, gyrophares tourbillonnants. Et beaucoup de monde qui allait et venait le long de la voie ferrée, lampe torche à la main.



L'adjudant-chef des pompiers vint vers moi: « Docteur, il n'y a rien à faire pour vous. Une personne a été happée par le train Port-Bou - Paris. Ce n'est pas beau à voir ».

J'étais là, sonné de voir des pompiers tenant chacun un coin d'un drap blanc pour que d'autres y déposent les débris humains ramassés le long des rails: vision d'horreur, la nuit, à la lueur des lampes torches et des gyrophares bleus et rouges. Effrayant ! Réprimant un frisson, je demandais à un sapeur de m'appeler l'adjudant-chef.

- Faites-moi raccompagner s'il vous plaît, je n'ai rien à faire ici.

- Non, on aura besoin de vous pour nous dire si tout le corps est là, sinon nous n'avons pas le droit d'arrêter les recherches. Tout doit être retrouvé.

Alors j'attendais, debout sur le talus, la tête vide, fumant cigarette sur cigarette, spectateur de cet horrible tableau. Ces faisceaux de lumière dans la nuit, ces ombres qui erraient à faire la terrible besogne. Triste, je tournais le dos à regarder les ronces noires qui bordaient le talus ou bien je levais la tête pour contempler le ciel étoilé. Après un certain temps, l'adjudant-chef revint vers moi.

- Docteur, vous pouvez venir, dites-moi si tout y est. J'ai l'impression qu'il manque la tête !

Toute émotion contenue, penché sur le drap posé à même le sol, je m'efforçais d'identifier les morceaux de chair.

- C'est difficile, mais effectivement il n'y a rien qui rappelle la tête !

- On a vraiment cherché partout. Vous n'avez qu'à dire que tout le corps a été retrouvé, sous réserve, comme cela nous pouvons arrêter les recherches. Demain matin dès la première heure nous en referons, je vous le promets.

C'est inutile de vous dire que ma nuit fut très mauvaise, épouvantable. Seul avec moi-même dans ma petite chambre, malheureux. Je pensais à la victime et revoyais sans cesse ce spectacle hallucinant. C'était la déprime totale, mais il n'y avait jamais de "cellule psychologique" pour les médecins.

Après trois jours de repos, je repris la garde, encore hanté par l'accident de train. L'adjudant-chef me dit:

- La victime est un homme. Suicide, docteur. Il a laissé un mot.

- Mon Dieu!

- Et savez-vous où l'on a retrouvé la tête? Vous ne devineriez jamais. Elle était coincée sous la motrice! Ils l'ont retrouvée à la maintenance à Paris. Le commandant vous en parlera.

- C'est fou !

Les amis autour de la table ont pris un coup sur la tête aussi, car personne ne dit mot.

- Tu es lugubre ce soir, d'habitude tu es plutôt d'humeur taquine.

- Oh, je suis toujours taquin, ne vous inquiétez pas. D'ailleurs savez-vous ce que j'ai dit lors de mon pot de départ à la retraite à la maternité où j'exerçais? Après le laïus de chacun des médecins, des sages-femmes, coupe de champagne à la main, j'ai dit grosso modo:

" Vous savez que je suis bavard et que j'aime discourir sur des choses et d'autres, mais faire un discours ce n'est pas mon truc. On dit classiquement, en de telle circonstance, qu'on s'apprécie les uns et les autres, et on remercie tout le monde pour tout. Eh bien, je suis classique et vous le dis et sincèrement. On dit aussi classiquement qu'à la retraite, on va vivre et en profiter. Je ne dis pas cela. On n'attend pas la retraite pour vivre et en profiter, c'est juste une étape de la vie comme la puberté, la venue d'un enfant dans la famille, la ménopause..."

Rires dans la salle et je continue:

"Je vous inviterai à ma prochaine étape qui est redoutable et redoutée et que j'espère le plus tardivement possible."

Là, il y a un mouvement dans l'assistance... Et avec malice j'ajoute:

"Non, ce ne sera pas à mes funérailles, car je ne serais pas là pour boire un verre avec vous! Mais ce sera lors de mon admission dans une maison de retraite médicalisée. Merci à tous".

Beaucoup de "ouf" joyeux fusent de part et d'autre.

- Vous voyez, le drame et la taquinerie, l'un n'empêche pas l'autre, d'ailleurs c'est le paradoxe de la vie. Je suis pessimiste donc je n'ose pas trop me projeter dans l'avenir, d'où mon optimisme à vivre le présent.

- Ah! tu philosophes, maintenant.

- Philosophie de trois sous, oui. Il est vrai quand même que c'est plein de paradoxes autour de nous. Ne dit-on pas de quelqu'un qui vit pleinement, avec des excès en tout, alcool, tabac, nourriture, vitesse etc... mettant sa propre vie en danger; ne dit-on pas alors qu'il croque la vie, qu'il aime la vie? Regardez, dans les pays riches on fait tout pour sauver un bébé prématuré de 1000 g, ou même moins, et de par le monde des millions d'enfants meurent faute de soins, de médicaments, de nourriture ou d'eau! Et, pour parler de ce je connais, en consultation, la première patiente pleure parce qu'elle n'arrive pas à être enceinte, celle qui suit demande une interruption volontaire de la grossesse. Hein, qu'en dites vous?

- Tu ferais mieux de nous raconter des histoires de fantômes!

- J'ai d'autres anecdotes plus ou moins dramatiques mais ce sera pour une autre fois. Je vais vous raconter une histoire rigolote que je trouve délicieuse. L'inverse de cette atroce histoire de train.

Je remplaçais un gynécologue dans une clinique en banlieue parisienne. Un jour, je reçois en consultation une dame chic, belle. C'est une patiente habituelle du médecin que je remplace. Quand j'ai fini de regarder son dossier médical, elle s'est déjà déshabillée et installée sur la table d'examen. Après mon examen je vais à mon bureau rédiger les ordonnances, la laissant se rhabiller derrière le paravent. Mais après quelques instants je la vois penchée, fouillant dans son gros sac posé par terre, toujours dévêtue.

- Que faites-vous? Vous pouvez vous rhabiller.
- Oui, oui docteur.

Elle vient, alors, toujours dans le plus simple appareil, poser son sac sur le bureau. Elle en sort quelques affaires mais continue d'y fouiller.

- Que faites vous donc? Rhabillez vous.

Elle ponctue d'un "Ah voilà" en sortant triomphalement du sac une paire de gants en laine tricotée rouge écarlate qu'elle s'empresse d'enfiler. Devant mon air étonné, elle se fend d'un large sourire, tend ses bras vers moi, les mains ouvertes gantées de rouge : " Je mets toujours des gants avant de m'habiller pour ne pas filer mes bas ou griffer mes dessous!". Tournant les talons, elle s'en va vers le paravent, nue mais gantée !

- Sympathique comme histoire, marrant! Et la musique? tu fais du piano non?

- J'en faisais, mais je n'ai plus le temps. On a moins de temps à la retraite, contrairement à ce qu'on dit ! Les enfants, les petits enfants... Et puis le golf, chronophage et addictif ! Vous le savez!

La soirée touche à sa fin. Nous avons passé une excellente soirée ensemble.

Mais puisqu'on parle de golf, voici une blague véridique, pour la route. Un jour, je joue au golf avec un couple d'amis et ils ont invité une autre dame de leur connaissance. Ce jour là, touché par la grâce, je « puttais » comme un dieu. Un *putt* ou deux sur le green tout le long du parcours. Et la dame de dire: "C'est bien un gynéco, dès qu'il voit un trou il faut qu'il s'y précipite".

